

LA DIVA DE LA GOUGNIAUDE

*Comédie policière en trois actes
de Richard Maurel et Romain Maurel*

Personnages :

PAPY MOUCHARD : Fermier retraité auvergnat, propriétaire de la ferme de La Gougnaude, père de Bernadette, est bougon et rugueux.

CHARLES-ANTOINE DU FAGOT DE MELDEUX : Directeur très embourgeoisé d'un grand théâtre parisien au bord de la ruine, mari de Bernadette, délicat et dépassé par les évènements.

BERNADETTE : épouse de Charles-Antoine et fille de Papy Mouchard. Mène une double-vie qu'elle a beaucoup de mal à assumer.

JEANNE : Voisine de Papy Mouchard, commère incorrigible et sans-gêne.

RITA LAFAYETTE : Grande cantatrice qui doit chanter prochainement dans le théâtre de Charles-Antoine, citadine habitué au luxe totalement étrangère au milieu rural, excessive et parfois narquoise.

VON KARTOFFEN : Chauffeur, manager et garde du corps allemand de Rita Lafayette, hystérique, prend ses rôles très au sérieux et idolâtre Goethe.

LE LIEUTENANT : Enquêteur de la police nationale, a beaucoup de mal à comprendre la situation.

Distribution modulable : la pièce peut se jouer avec 5, 6 ou 7 acteurs selon que certains acteurs joueront plusieurs rôles ou non. (Bernadette / Jeanne et Von Kartoffen / Le lieutenant)

Résumé :

Charles-Antoine du Fagot de Meldeux, directeur embourgeoisé d'un théâtre Parisien et son épouse Bernadette ont décidé de passer quelques jours au vert, chez le père de Bernadette, Papy Mouchard. La pièce a pour cadre cette ferme auvergnate, « la Gougnaude », trou perdu au fin fond du Massif Central.

Charles-Antoine trouve là-bas le calme indispensable pour se perfectionner dans l'art difficile de la demande de subvention au ministère de la culture. Mais il ignore que sa femme le trompe avec un anglais (le beau John) et que Rita Lafayette, la diva qui doit chanter prochainement dans son théâtre à guichets fermés (condition sine qua non de la survie du théâtre) a failli rôtir comme un poulet dans l'incendie du « Royal Thallashôtel ». Voilà donc Rita qui débarque — non sans mal — à la Gougnaude avec son chauffeur-manager-garde du corps allemand Ludwig Von Kartoffen, admirateur inconditionnel de Goethe qu'il cite à tout propos, et grand amateur d'alcool de navet (production artisanale et néanmoins redoutable de Papy Mouchard).

La fatalité semble alors s'abattre sur cette pauvre ferme qui n'en demandait pas tant : le vol d'une toge inestimable, Bernadette qui s'en va sans explications, un mystérieux cadavre sur le seuil de la porte, un tueur en série et un gâteau à la citrouille.

Heureusement, le Lieutenant Colombin arrive !

Heureusement ? Hmmm ...

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE

CHARLES-ANTOINE, BERNADETTE, PAPY MOUCHARD

Le rideau n'est pas encore levé. On entend la voix de Charles-Antoine à travers le rideau. La pièce est une salle à manger de ferme auvergnate, assez sombre, d'une propreté douteuse. Une table assez longue, quelques chaises, un vieux meuble de cuisine (buffet ou placard) et un coffre au fond. Une porte donne sur la cour de la ferme, une autre sur la cuisine dont on ne voit rien. Sur un des côtés, près d'une fenêtre, se trouve le fauteuil très fatigué de Papy Mouchard.

CHARLES-ANTOINE : Monsieur le ministre de la culture, mesdames et messieurs les adjoints, votre fidélité et votre générosité a permis de tout temps à notre théâtre de faire rayonner la lumière dans l'horizon des arts. Nous ne pourrions jamais exprimer toute la reconnaissance que nous vous devons et que notre public vous a souvent témoignée à l'intérieur même de ces murs, hélas un peu défraîchis, comme vous avez pu vous en rendre compte. *(le rideau commence à s'ouvrir progressivement pendant la tirade de Charles-Antoine)* C'est pourquoi, monsieur le ministre, mesdames et messieurs les adjoints, tout le personnel de ce théâtre se joint à moi pour solliciter une nouvelle fois votre aide généreuse et désintéressée afin que la braise ardente du spectacle vivant redevienne le flambeau de la culture. *(Le rideau est entièrement ouvert, découvre la pièce. Charles-Antoine lisait le début de la lettre qu'il est en train d'écrire.)* Bon, ça, ça va, maintenant la suite ! *(Se remet à écrire.)* En effet, notre budget ne nous permet plus de, *(rature nerveusement)* non, vos subventions ne sont pas assez, non plus *(de plus en plus agacé)*, nous avons besoin de... et meerde !!*(Froisse le papier en boule et le jette rageusement)* Si ça continue comme ça, je ne les aurai jamais, ces subventions !

BERNADETTE : Reste calme, Charles-Antoine !

PAPY MOUCHARD : *(En vêtements de travail sales, une casquette à carreaux ou un béret sur la tête. Assis dans son vieux fauteuil)* T'as qu'à l'envoyer à l'Europe, ton torchon. Ils subventionnent des vaches qui donnent pas de lait, ils te donneront bien des sous pour ton théâtre sans spectateur !

CHARLES-ANTOINE : Non mais dites-moi donc Papy, en terme de choux-raves et de navets, vous faites probablement autorité, mais dans le domaine théâtral, je vous recommande de réserver vos suggestions à vos pintades. Maintenant, laissez-moi écrire ma lettre en paix.

PAPY MOUCHARD : N'empêche que si y avait autant de spectateurs dans ton théâtre que de pintades à la Gouniaude, tu serais pas en train de fiche du papier partout dans ma salle à manger ! Parce que j'travaille, moi. *(continue à casser des noix en réfléchissant. Puis sourit d'un air sadique en buvant une gorgée de vin)* Parce que moi, les pintades elles me rapportent, pas comme tes poules à Paris. *(Regarde à travers la fenêtre)* Ah encore ces moineaux qui viennent tout me bouffer ! Y a pas moyen de s'en débarrasser de cette engeance !

BERNADETTE : Oh ! Papa ! C'est ton gendre, quand même !

PAPY MOUCHARD : Je parlais des moineaux. Je sais bien que c'est mon gendre : Charles-Antoine Du Fagot De Meldeux ! Tu l'as pas dégotté à la Gouniaude, c'lui-là ! *(Boit une gorgée de vin)* Pourtant, ça manquait pas de braves garçons, dans le coin ! Regarde le Jean-Paul, il te tournait bien

autour ! Lui, il aurait repris la ferme, et il aurait fait quelque chose !

BERNADETTE : Tu vas pas remettre ça sur le tapis : il sentait quand même très fort !

CHARLES-ANTOINE : *(Sans lever le nez de sa feuille)* Il devient de plus en plus difficile de se concentrer, ici !

BERNADETTE : Je te rappelle que je suis en train de prendre ta défense.

CHARLES-ANTOINE : Tiens en parlant de défense, il faut que je rappelle l'avocat pour cette histoire de voisinage, ce prétendu tapage nocturne.

BERNADETTE : Tu pourrais quand même me remercier, ce serait la moindre des choses.

PAPY MOUCHARD : J'te dis qu'il est sourd comme une trappe. *(A Part)* Où alors il est complètement abruti. C'est peut-être les études, il paraît que ça le fait des fois. Au moins Jean-Paul, ça risquait pas de lui arriver. Pour compter au-dessus de 10, il fallait qu'il se déchausse pour ajouter les orteils.

BERNADETTE : Je ne peux même pas imaginer l'odeur !

PAPY MOUCHARD : Ah, ben de ce côté-là c'est sûr qu'il vaut mieux le calcul mental. Mais le Jean-Paul n'empêche que c'était un vaillant. Debout à 5 heures, sur le tracteur à la demie, et hop ! Comme ça jusqu'aux jeux de vingt heures, j'te dis qu'il en abattait du boulot. *(Boit de nouveau une gorgée de vin)*. Pas comme l'autre, là, *(Fait un signe du menton vers CHARLES-ANTOINE)*. Toujours à se gratter la tête pour savoir ce qui pourrait en sortir.

BERNADETTE : Enfin, papa, maintenant ça suffit. Ce n'est pas parce que nous avons accepté de passer quelques jours dans ta ferme qu'il faut insulter mon mari sans arrêt.

PAPY MOUCHARD : Mais je l'insulte pas ton mari. Regarde-le, il nous voit même pas. Alors si tu crois qu'il nous écoute.

BERNADETTE : Charles-Antoine, est-ce que tu entends ça ?

CHARLES-ANTOINE : Hmmm ? *(absorbé par sa lettre)*

BERNADETTE : Mais enfin dis quelque chose !

PAPY MOUCHARD : J'te dit qu'il s'en fout. Comme mes cochons quand je leur raconte la météo. Pareil. *(Un temps)* Encore qu'il y a un petit goret, cette année, qui a l'air plus intéressé.

CHARLES-ANTOINE : Hmmm ?

BERNADETTE : Charles-Antoine, tu m'entends ?

CHARLES-ANTOINE : Bien sûr, qu'il y a-t-il ma douce ?

PAPY MOUCHARD : T'as qu'à lui dire que son coussin est en train de brûler, tu verras bien. *(Regarde par la fenêtre)* Ah toujours ces cochonneries de moineaux qui me bouffent tout !

BERNADETTE : Chéri, chéri, ton coussin est en train de prendre feu. Lève-toi, vite !

CHARLES-ANTOINE : *(Reste assis , les yeux dans le vague)* Oui, c'est pas mal, ça. Je pourrais dire qu'il y a eu un incendie et qu'il faut reconstruire une partie des bâtiments donc il me faut des subventions. Non, ça ne va pas, rien n'a brûlé et je ne vais quand même pas mettre le feu moi-même.

BERNADETTE : *(en trépigant de colère)* Tu ne m'écoutes pas ! C'est toujours la même chose.

CHARLES-ANTOINE : *(toujours absorbé)* Et oui, toujours la même chose, les subventions, les subventions.

BERNADETTE : *(S'échauffe de plus en plus)* Vraiment, tu ne m'écoutes décidément jamais ! C'est épuisant à la fin . *(S'approche un peu de CHARLES-ANTOINE et crie)* Tu m' entends, dis ?

CHARLES-ANTOINE : *(sursaute, surpris)* Mais oui, bien sûr que je t'entends, pas la peine de crier comme ça, voyons.

BERNADETTE : Et qu'est-ce que je viens de dire alors ?

CHARLES-ANTOINE : *(gêné)* Euh, et bien, je ... si ! Tu viens de dire qu'il sentait très fort ce Jean-Louis.

BERNADETTE : Non ! Non, non et non ! D'abord c'est pas Jean-Louis !

PAPY MOUCHARD : *(se sert un verre à nouveau)* Non, c'est pas Jean-Louis.

CHARLES-ANTOINE : Euh , Jean-Luc ?

BERNADETTE : Peu importe de toute façon. Je viens de te dire que tu ne m'écoutes jamais mais même ça tu ne l'écoutes pas.

CHARLES-ANTOINE : Mais enfin, si, bien entendu, je ...

PAPY MOUCHARD : J'te dis qu'il est sourd comme une bouteille.

CHARLES-ANTOINE et BERNADETTE : *(Se retournent vers PAPY MOUCHARD. Ensemble)* Ca se dit, ça : « sourd comme une bouteille » ?

PAPY MOUCHARD : *(Boit une gorgée et fait claquer sa langue)* En tout cas, moi, quand j'y parle à la mienne, ben elle répond jamais.

CHARLES-ANTOINE et BERNADETTE : *(Ensemble)* Ah !

PAPY MOUCHARD : Sauf ...

CHARLES-ANTOINE et BERNADETTE : *(Ensemble)* Sauf ?

PAPY MOUCHARD : Sauf quand je l'ai vidée d'un seul coup. C'est vrai que là, des fois, elle me répond. *(Se lève de son fauteuil et se dirige vers la porte)* Bon c'est pas le tout, c'est l'heure des cochons, faut qu'j'aïlle leur donner leurs subventions. *(Sort en ricanant)*

SCENE 2

CHARLES-ANTOINE, BERNADETTE

(Un portable sonne. CHARLES-ANTOINE est toujours absorbé par sa demande de subvention)

CHARLES-ANTOINE : *(sortant son portable de sa poche)* Non ce n'est pas le mien.

BERNADETTE : *(Sort le sien : rose bonbon en forme de coeur)* Ah, c'est pour moi. Allo ? C'est elle-même, qui est à l'appareil. *(Coup d'oeil furtif à CHARLES-ANTOINE qui s'est replongé dans sa lettre. Bas)* C'est toi ? Tu es fou mon amour, je t'avais dit de ne pas m'appeler ici. *(Haut)* Oui, c'est bien ici. *(Bas)* Oh, mon John, moi aussi moi aussi je suis folle de toi ; tu le sais bien. *(Coup d'oeil inquiet vers CHARLES-ANTOINE qui vient de relever la tête, vaguement intrigué. Haut)* Pardon ? Vous avez dit « la journée folle du toit à la salle de bain », c'est bien ça ? *(CHARLES-ANTOINE se replonge dans son travail. Bas)* John, tu le sais bien, moi aussi. *(Haut)* Si notre salle de bain est moisie ?

CHARLES-ANTOINE : Ts-ts. Ils nous raconteraient n'importe quoi pour vendre leur camelote.

BERNADETTE : *(Haut)* Si j'ai des problèmes de robinet ou d'évacuation ? *(Bas)* John, grand fou, tu vas me faire rougir, voyons ! *(Haut)* Oui, parfois, mais pas tout le temps quand même.

CHARLES-ANTOINE : Raccroche, tu vois bien que tu perds ton temps.

BERNADETTE : *(Met la main sur le micro du portable)* Je me renseigne. Ce monsieur vend des salles de bains ...

CHARLES-ANTOINE : Et bien, s'il est installé dans la région, il ne doit pas en vendre beaucoup. L'hygiène ne me paraît pas être une priorité pour l'autochtone. Quant à nous, je te rappelle qu'on en a déjà deux.

BERNADETTE : Et alors ? Et puis tu n'as qu'à ne pas écouter si ça te dérange.

CHARLES-ANTOINE : Tu viens de me reprocher que je ne t'écoutais jamais. Il faudrait savoir tout de même ! *(Rature une ligne)*

BERNADETTE : Tu ne m'écoutes jamais quand je te parle et tu écoutes quand je parle aux autres. C'est un comble quand même !

CHARLES-ANTOINE : C'est à force de fréquenter les politiques, j'ai remarqué qu'ils font comme ça tout le temps. Je te rappelle quand même que c'est toi qui a voulu passer une semaine chez ton père à la campagne que je sache, « c'est bon pour mes nerfs » tu m'as dit, soit ! Mais ce n'est pas parce qu'on est au fin fond de la brousse auvergnate, autant dire au milieu exact de nulle part, que le monde s'arrête. Ah, zut ! Je me suis encore trompé.

BERNADETTE : Tu ferais mieux de faire attention à ce que tu écris si tu veux obtenir tes subventions.

CHARLES-ANTOINE : C'est juste.

BERNADETTE : *(Remet le portable à l'oreille)* Excusez-moi, j'en parlais justement avec mon *(Insiste sur le mot)* mari. *(Bas)* Oui, il est juste à côté. Il écrit au ministre pour avoir de l'argent.

(CHARLES-ANTOINE relève la tête et fronce les sourcils en s'arrêtant d'écrire).

Un lavoir en argent ? Vous n'y pensez pas, c'est beaucoup trop luxueux. Et puis nous avons une machine à laver. Oui, c'est hors de question. (Bas) Ne t'énerve pas, John. Parle-moi plutôt de salle de bain. Mais non je ne suis pas folle. (Haut) Une salle de bains en tôle ? C'est fou ce qu'on peut faire de nos jours.

CHARLES-ANTOINE : Ts-ts. C'est vraiment n'importe quoi. Et après, on s'étonne qu'il n'y ait plus d'argent pour la culture.

BERNADETTE : (Bas, plus rapide) Moi aussi, j'ai envie de te revoir, mon bel athlète. (Haut, même jeu) Un dévidoir à serviettes ? Non, non. Pas ici, enfin pas chez nous. On verra plus tard. Demain ? Ah non, surtout pas !

CHARLES-ANTOINE : Et voilà, le rendez-vous ! je l'avais bien dit. Ces gars-là ne renoncent jamais.

BERNADETTE : (Bas, affolée) Non, John, je t'en prie, ne viens pas ici. Je t'appellerai dans deux jours, promis, juré. (Haut) Oui, je viens de vous le dire, je rappellerai, promis, ou j'irai.

CHARLES-ANTOINE : (Toujours en écrivant) Il faut dire à la décharge de ce monsieur que tu parles tellement doucement dans ce téléphone qu'on n'y comprend pas grand-chose.

BERNADETTE: (Bas) Plus tard, d'accord.(Haut) Non, non, monsieur, je ne veux pas de rendez-vous ! (Bas) Pas ce soir, dans deux jours. (Haut) Ni ce soir ni dans deux jours ! (Coupe le téléphone) Ouf ! On ne sait plus comment s'en débarrasser.

CHARLES-ANTOINE: (Sur un ton compatissant) Et oui.

BERNADETTE : C'est incroyable comme ils peuvent s'accrocher quand même.

CHARLES-ANTOINE : (Sur un ton légèrement agacé) Et oui.

BERNADETTE: (Rêveuse) Il faut faut dire qu'ils sont si ...

CHARLES-ANTOINE: (Sur un ton blasé) Et oui.

BERNADETTE: Séduis... euh, convaincants qu'on leur donnerait tout ce qu'on a !

CHARLES-ANTOINE : (Sur un ton enthousiaste) Et oui !

BERNADETTE : (Le regarde, agacée) Tu répètes ta prochaine pièce ?

CHARLES-ANTOINE : (Surpris) Quoi ?

BERNADETTE : (Se campe au milieu de la scène, grimace et fait des mimiques) « Et oui, et oui, et oui ». C'est une adaptation de Oui-Oui et la voiture jaune ?

CHARLES-ANTOINE : M... mais ...

BERNADETTE : (D'un ton sec) Sans la voiture évidemment, question de budget comme toujours. (Revient à sa place)

CHARLES-ANTOINE : Excuse-moi, je voulais simplement dire que ces types-là quand ils ont ferré

un gros poisson ils ne lâchent jamais le morceau.

BERNADETTE : *(se retourne, vexée)* Un gros poisson ? Le morceau ? *(Prend quelques inspirations en faisant mine de se contenir, tape du pied nerveusement)* Je te prierai de modérer tes propos !

CHARLES-ANTOINE : *(Les yeux baissés sur sa lettre qui fait maintenant plusieurs pages)* Qu'est-ce que j'ai encore dit ? *(Signe sa lettre)* Ah, ça y est, fini. Je l'envoie dès demain.

BERNADETTE : Tout ce temps passé pour demander de l'argent qui n'arrivera jamais !

CHARLES-ANTOINE : *(En train de d'écrire l'adresse sur l'enveloppe, l'air absent. Va dire « Et oui »)*

SCENE 3

CHARLES-ANTOINE, BERNADETTE, VON KARTOFFEN (Voix hors-scène), PAPY MOUCHARD

(PAPY MOUCHARD entre en portant une bassine pleine de légumes)

PAPY : Et oui !

BERNADETTE : Ah, non, il ne va pas s'y mettre lui aussi.

PAPY MOUCHARD : *(S'installe sur son fauteuil et commence à éplucher les légumes pour la soupe en les regardant du coin de l'oeil)* Ça y est, ils ont viré brelots. Suffit que j'm'en aille 20 minutes et ça les ramollit du bulbe. C'est bien la peine de faire des études.

(On entend une sonnerie de portable et la voix de l'interlocuteur de CHARLES-ANTOINE)

CHARLES-ANTOINE : Tiens, ça c'est pour moi. *(Met son portable à l'oreille)* Allo ? *(Un grand bruit. CHARLES-ANTOINE écarte précipitamment le téléphone de son oreille avec une grimace de souffrance.)*

(On entend une voix puissante et affligée d'un fort accent allemand sortir du haut-parleur.)

VON KARTOFFEN : Je veux parler immédiatement à M. Fadeux de Meldo ! C'est très urgent.

CHARLES-ANTOINE : Du fagot de Meldeux

VON KARTOFFEN : Je vous prie de rester poli, monsieur !

CHARLES-ANTOINE : Non, c'est mon nom. Antoine du Fagot de Meldeux, lui-même. Je vous ai bien reconnu mon cher Von Kartiflette, que puis-je faire pour vous obliger ?

VON KARTOFFEN : *(Hurle encore plus fort)* Vous ne m'obligerez à rien du tout ! Je fais ce que je veux, point final. Et je m'appelle VON KARTOFFEN, souvenez-vous en !

BERNADETTE : Eteins ce haut-parleur, CHARLES-ANTOINE, c'est insupportable.

CHARLES-ANTOINE : (*Ecarte le portable de son oreille*) Je ne peux pas, je ne sais pas comment faire avec ce nouveau téléphone. (*Reprend le téléphone mais le maintient à une distance raisonnable de son oreille*) Oui, c'est une façon de parler M. Von Kartiflotte. Quel bon vent vous amène ? Vous venez m'apporter des nouvelles de madame Lafayette? Pas d'ennuis j'espère, nous avons tout rés...

VON KARTOFFEN : (*le coupe*) Justement, grosse problème !

BERNADETTE: (*Se met à éplucher quelques légumes avec PAPY*) Mais qu'est-ce qu'il parle fort, cet allemand !

PAPY : Ouais, ça me rappelle les Anciens, ils le disaient aussi !

BERNADETTE : Moi, ça me rappelle plutôt les Baléares. Même bruit.

CHARLES-ANTOINE : (*Subitement très inquiet*) Quel « grosse problème » ? Elle doit venir chanter dans trois semaines au théâtre ! C'est l'événement de la saison ! Le théâtre va être plein à craquer ! Ne me dites pas qu'elle est malade !

VON KARTOFFEN : Pire que ça ! Grosse, grosse problème, je vous dis.

CHARLES-ANTOINE : (*s'énerve*) Quoi, quoi « grosse problème », allez au fait, Kartoffette !

VON KARTOFFEN : (*Hurle*) VON KARTOFFEN ! C'est terrible, tout a brûlé !

CHARLES-ANTOINE : Quoi ! La diva a brûlé ?

VON KARTOFFEN : Non, l'hôtel.

BERNADETTE : Cet allemand boit, Charles-Antoine, je te le dis.

PAPY : Ouais, et pas que de la bière. (*Se sert une verre de vin*) Le schnaps, ça attaque.

BERNADETTE : (*Le regarde de travers*). L'alcool en général, papa.

PAPY : C'est pas vrai. Le pinard, c'est bon pour la santé, c'était écrit dans le journal y a pas longtemps, même que j'ai gardé l'article. C'est à cause des poly que'qu'chose.

CHARLES-ANTOINE : L'hôtel ? Quel hôtel ? Je n'y comprends rien Von Kartotruc, ce n'est pas clair.

BERNADETTE : Personne n'y comprend rien, c'est homme est ivre, c'est évident, tu ferais mieux de raccrocher. Mais tu ne m'écoute jamais.

VON KARTOFFEN : L'hôtel. Oui, le « Royal Impérial Talasshôtel »

PAPY : (*Continue sur sa lancée, en retrait*) C'est les poly, poly ...

CHARLES-ANTOINE : Elle est partie en thalassothérapie ; fort bien, ça la calme ; c'est très bon pour se reposer, ça. Excellent, excellent. Elle va être en pleine forme pour la représentation.

BERNADETTE : A propos de forme, j'espère qu'elle a louée l'hôtel pour elle toute seule, parce que sinon il n'y aura plus d'eau pour les autres. Elle a la ligne de flottaison à mi-mollet.

VON KARTOFFEN : (*Hurle*) Je vous dis que tout a brûlé, fini, kaput !!! und scheisse !!

CHARLES-ANTOINE : (*A part*) Je commence à avoir du mal à suivre là. (*Haut*) L'hôtel thalasso a brûlé ? Mais ce n'est pas poss ...

VON KARTOFFEN : Même les piscines ont flambé, tout réduit en vapeur, grosse brouillard et puis plus rien. Ach, grosse malheur.

CHARLES-ANTOINE : Mais enfin, Von Gardafond c'est impossible, je le connais l'hôtel, il y a trois piscines par étage, ça n'a pas pu brûler, allons.

BERNADETTE : Si elle est restée toute la semaine, tu penses bien qu'il n'y avait plus d'eau dans les bacs, avec le volume qu'elle déplace.

CHARLES-ANTOINE : (*Lui fait signe de se taire*) Mme Lafayette n'est pas blessée au moins ?

VON KARTOFFEN : RITA a eu un très grave problème.

CHARLES-ANTOINE : (*Blême, tremblant, effondré*) Ne me dites pas que, non, c'est trop ... (*s'étrangle*).

VON KARTOFFEN : Ach, il faut être fort. Comme disait Goethe, « Mourir est une distraction. »

CHARLES-ANTOINE : Mais enfin Von Carton-Plume, un rien vous amuse !

VON KARTOFFEN : C'est de Goethe. (*Parle plus fort*) Notre plus grand poète national.

CHARLES-ANTOINE : (*Grimace*) Oui, oui, je sais, Goethe, vous y tenez à Goethe. (*Pose le téléphone sur la table et prend la tête entre ses mains*). La diva, la sublime Mme Lafayette, c'est affreux ! C'est horrible ! Je ne peux pas y croire. Quelle horreur ! Dix jours de réservés, toutes les représentations à guichets fermés. Il va falloir (*sanglote*) rem-bour-ser. Oh non, pas ça, pas ça. (*Se lève dans un grand geste théâtral*). Je veux bien tout faire, travailler jour et nuit, y compris les jours de relâche, revendre une voiture, prendre la place du régisseur et de la caissière mais rembourser, ça, **JAMAIS** !

VON KARTOFFEN : Allo ? Ach so, allôô ?

CHARLES-ANTOINE : (*Reprend le portable*) Oui, je suis là, je suis désespéré ! Je l'aimais tant...

VON KARTOFFEN : Ach, elle aussi, fous safez.

CHARLES-ANTOINE : Ah oui, elle m'aimait bien ? Tiens, ça ne se voyait pas tellement.

VON KARTOFFEN : Pas fous, Wagner.

CHARLES-ANTOINE : Ah oui, oui. Wagner. Mozart, aussi. Elle aimait beaucoup Mozart.

VON KARTOFFEN : Non, Wagner, pas Mozart. Je ne connais pas de Mozart. Ca devait être avant Wagner, je ne me souviens plus.

CHARLES-ANTOINE : (*interloqué*) Ben, oui, Mozart c'était avant Wagner.

PAPY : Même moi, je le savais, dis-donc !

VON KARTOFFEN : Et ce « Mozart », c'était quelle race ?

BERNADETTE : Je le dis depuis le début, ce teuton est rond comme une queue de pelle, ça crève les yeux !

PAPY : Ou alors il a fumé des champignons, comme les beatniks. (*Boit une gorgée*) Ah bon sang ! J'ai sur le bout de la langue : Les polyfolères...

CHARLES-ANTOINE : Quelle race ? Et bien... Euh... Humain... Ca va Von Tartiflette ?

VON KARTOFFEN : (*Hurle*) KARTOFFEN ! Fous fous moquez de moi ! Mme Lafayette n'a eu que des caniches et des pékinois. Wagner était un caniche, donc Mozart était sans doute pékinois.

CHARLES-ANTOINE : (*Vient de comprendre, se tape le front*) Ah, Wagner, son caniche ! Mais oui bien sûr ! Je me souviens maintenant : il ne mangeait que du saumon fumé ! (*rire forcé. Ton enjoué, soulagé*) Alors il est mort ?

VON KARTOFFEN : Hélas, oui, dans l'incendie.

CHARLES-ANTOINE : Oui, je comprends, bien sûr, oui, c'est affreux, oui, c'est abominable. Mais Madame Lafayette n'a rien, elle peut toujours chanter n'est-ce pas ?

PAPY : Quelle horreur ! (*Cherche toujours*) Les Polyféméroles ? ... Les Polyféroces ? ...

VON KARTOFFEN : Depuis hier, elle ne fait que pousser des hurlements !

CHARLES-ANTOINE : Elle est indemne, c'est l'essentiel. On lui rachètera un caniche. Ou un pékinois, ou un labrador, une chèvre, un âne, un cochon, tout ce qu'elle veut.

PAPY : Ca j'en ai des cochons ! Ils sont bien gras, cette année : ils ont bien profité.

VON KARTOFFEN : RITA a été très éprouvée et elle a besoin de calme. C'est pourquoi nous avons décidé de passer quelques jours à la campagne.

CHARLES-ANTOINE : Bonne idée, très bonne idée.

VON KARTOFFEN : Je fous remercie de votre hospitalité.

CHARLES-ANTOINE : ... Mon hospitalité ?!

VON KARTOFFEN : Oui, vous m'aviez dit que vous étiez à la ferme, dans le centre de la France. Nous allons donc venir passer quelques jours chez vous en attendant la représentation.

CHARLES-ANTOINE : (*Affolé*) Mais, ici, à La Gougnaude ??

VON KARTOFFEN : C'est exact.

CHARLES-ANTOINE : Ah ! Très mauvaise idée, très très mauvaise idée !

PAPY : (*Stupéfait*) Manquait plus qu'ça ! Un boche ! Ici, dans le maquis !

CHARLES-ANTOINE : C'est-à-dire, mon cher, Von Karafe Au Vent, ...

VON KARTOFFEN : (*hurle*) KARTOFFEN, je vous prie !!

CHARLES-ANTOINE : (éloigne le combiné) Aïe, oui, c'est cela, et bien... Voilà, c'est minuscule ici, vous comprenez.

VON KARTOFFEN : Ca ne pose pas de problème ! Je vais demander à RITA.

CHARLES-ANTOINE : Mais nous sommes déjà tout serrés à quatre ! C'est un cagibi, cette ferme ! Une seule pièce et les WC dans une cabane sans toit au fond du jardin !

PAPY : (*à part*) Faut pas pousser, quand même.

BERNADETTE : (*à Charles-Antoine*) Dis-lui qu'on se croirait chez les Ténardier.

PAPY : Non ! Les Ténardiers, c'est eux qui font la tome des montagnes et le bleu du pays à Mourfoix-sur-Gnorge. Et c'est des bandits !

BERNADETTE : (*Regarde Papy d'un air désolé*) Ce n'est pas à ceux-là que je pensais.

PAPY : Ben oui, parce qu'en 52, ils nous pris six hectares de terre à blé pendant le remembrement ! Et de la bonne terre. Et nous, en échange, on a eu que de la caillasse. Des bandits, je vous dis ! (*Boit une gorgée*)

VON KARTOFFEN : RITA m'a dit qu'il n'y avait aucun problème !

CHARLES-ANTOINE : (*ne sait plus que dire*) Heu... Mais, mais...

VON KARTOFFEN : (*Crie*) Elle a dit aucun problème !

CHARLES-ANTOINE : Oh la la, je...

VON KARTOFFEN : Nous sommes sur la route. Dites-nous où nous devons passer.

CHARLES-ANTOINE : Heu, et bien, nous sommes à La Gougniaude (*épelle G o u g n i a u d e*), c'est un lieu-dit. Enfin, un lieu ... on n'est pas sûr.

VON KARTOFFEN : Le G.P.S dit : « Lieu inconnu ».

CHARLES-ANTOINE : Euh, si si. Enfin, non non. Disons que ce n'est pas très connu. Mais le G.P.S, normalement,... Essayez avec Morfonds-Les-Crouillasses, c'est le bourg le plus proche.

VON KARTOFFEN : Le G.P.S dit : « Localisation incertaine ». Vous êtes sûr que c'est en France ?

CHARLES-ANTOINE : Parfois, j'en doute ! C'est quelque part au milieu.

VON KARTOFFEN : Indiquez-moi le chemin, ce G.P.S n'est bon à rien ! Fabrication française,

grosse camelote ! (*rire gras et fort*) Ah ! Ah ! Ah ! J'ai pourtant vérifié sur internet, avant de partir, il m'a donné une mauvaise direction aussi.

CHARLES-ANTOINE : Tous ces sites d'itinéraire c'est vraiment du foutage de Google ...

VON KARTOFFEN : Et ce GPS qui débloque. (*Crie de plus en plus fort*) Tu vas me donner la bonne direction, GPS de scheisse (*Bruit de coups répétés*) Je te dis de m'indiquer la route, schnell, schnell ! (*Bruits de coups encore plus forts*). Ach, Kaput GPS, Kaput Kamelot !

CHARLES-ANTOINE : Forcément, quand on tape dessus, ça marche moins bien après. Je vais vous passer quelqu'un qui va vous renseigner bien mieux que moi. (*Se tourne vers Papy*) Papy, prenez le téléphone, non pas par là, par là, oui, comme ça. Dites-lui comment on arrive dans ce trou, de là où il est, moi il faut que je fasse des préparatifs. ! (*Sort de la scène*)

SCENE 4

CHARLES-ANTOINE, BERNADETTE, PAPY MOUCHARD, VON KARTOFFEN (*Voix hors-scène*)

PAPY MOUCHARD (*Rapproche le téléphone de sa bouche et hurle*) : Allo, c'est Papy Mouchard, de la Gougnaude.

VON KARTOFFEN : Aïe, vous parlez très fort, nous allons nous entendre.

PAPY MOUCHARD (*Continue à parler très fort*) : Où qu'c'est qu'vous êtes rendus ?

VON KARTOFFEN : Je vous demande pardon ?

PAPY MOUCHARD : (*A part*) Y parle fort mais il écoute rien le schleu, sont tous pareils ! (*Haut*) Je te demande où t'es, arsouille !

VON KARTOFFEN (*Surpris*) : euh, dans ma voiture, sur la route.

PAPY MOUCHARD : Ben avec ça on est bien avancé. Je croyais que t'étais dans une montgolfière au-dessus de l'Atlantique.

BERNADETTE : Cet homme a été consultant en entreprise, ça se voit tout de suite.

PAPY MOUCHARD : (*A BERNADETTE*) Et comment tu les reconnais les sultans ?

BERNADETTE : Con-sultants.

PAPY MOUCHARD : (*A BERNADETTE*) Ca je sais pas, je le connais pas. (*Haut dans le téléphone*) Faut pas quitter, là, je m'instruis.

BERNADETTE : Et bien c'est simple : ils te donnent une information exacte mais tu ne peux rien en faire.

PAPY MOUCHARD : (*A BERNADETTE*) Et après, il viennent te piquer ton pognon en se faisant inviter gratis ?

BERNADETTE : C'est ça.

PAPY MOUCHARD: (*A part*) Belle mentalité. (*Haut dans le téléphone*) Alors le Sultan, t'as repéré sur quelle route elle était ta voiture ?

VON KARTOFFEN : Une départementale, je crois bien. J'ai déjà doublé deux tracteurs et dix-huit vélos.

BERNADETTE : Ca c'est la précision allemande !

PAPY MOUCHARD : T'aurais pas le numéro de ta départementale par hasard ?

VON KARTOFFEN : Ach so, je ne l'ai pas choisie sur catalogue, je ne voulais pas participer à une tombola non plus, alors j'ai pris la première que j'ai trouvée.

PAPY MOUCHARD : Et ben pas de problème, comme ça, t'es sûr d'arriver.

VON KARTOFFEN : (*Joyeux*) Ah bon ?

PAPY MOUCHARD : Oui, tu vas arriver, c'est sûr. Mais où, ça, j'en sais rien.

VON KARTOFFEN : Mais moi je veux arriver chez vous.

PAPY MOUCHARD : Dans ce cas-là, faudrait que tu me dises d'où t'es parti. (*A BERNADETTE*) T'es vraiment sûre qu'il est allemand ? Parce qu'en 39, ils avaient aucun problème d'orientation. Sans comprendre les panneaux, ils sont arrivés exactement où ils voulaient les gars, et dans des délais corrects !

BERNADETTE : C'est peut-être un Allemand de l'Est. Ils ont tendance à aller dans le mur ceux-là.

PAPY MOUCHARD : (*A VON KARTOFFEN*) Donc t'es complètement perdu dans la campagne et tu comptes sur moi pour te tirer de la mouscaille ?

VON KARTOFFEN : C'est ça !

BERNADETTE : (*Sentencieuse*) L'honnêteté germanique ! Bon je vais voir pour les chambres. (*A part*) Pourvu que John ne débarque pas à l'improviste, il ne manquerait plus que ça ! (*Elle sort*)

SCENE 5

PAPY MOUCHARD, VON KARTOFFEN (*Voix hors-scène*)

PAPY MOUCHARD: (*A Part*) Je vais quand même pas sortir le tracteur à cette heure-ci pour quadriller toutes les départementales du canton ! (*Haut, dans le téléphone*) Si tu sais pas du tout où tu es tu vas avoir du mal à arriver où tu veux mon petit gars.

VON KARTOFFEN : Nous approchons d'un village ! Le premier depuis 110 km !

PAPY MOUCHARD : Hé dis donc, on est en Auvergne, là. Il y a trois habitants au km² et encore sur les trois il y a une vache ou un cochon. Alors c'est quoi ton village ?

VON KARTOFFEN : Ach, je m'arrête pour lire le panneau. C'est difficile, quelque chose comme « Cul-de-sac sur Bouzat », ça vous dit quelque chose ?

PAPY MOUCHARD : Ben bien sûr ! Faut être allemand pour pas connaître Cul-de-sac sur Bouzat. Enfin le problème c'est que t'es pas dans la bonne direction.

VON KARTOFFEN : (*Dépité*) Ah bon ?

PAPY MOUCHARD : Ah non et je peux te dire que t'es pas rendu. A cul de Sac sur Bouzat, il n'y a plus qu'une seule route ...

VON KARTOFFEN : Parce que d'habitude il y en plusieurs ici ?

PAPY MOUCHARD: Et, oh, tu vas pas faire comme les moineaux à me baver sur les rouleaux, toi ! Alors écoute bien, je t'indique la route à partir de là. (*Accélère progressivement le débit*) Faut prendre par Tas-De-Bouzel Le Vieux, ensuite tourner à droite en direction de Briffons-les-burettes ; juste avant le panneau, tourner à gauche puis, 30 mètres plus loin environ, reprendre encore à gauche. Ensuite on arrive à Boullard sur Glaire mais il faut contourner par Vieux-Canon Les Gourlasses sinon on se retrouve au Bouchonnaud de Borgnolant et là, c'est foutu. Après c'est tout droit et puis à droite, encore à droite, toujours à droite et une fois à gauche (sinon on reviendrait au point de départ). On arrive pas loin de Mouchetron-Les-Buchailles et là, c'est simple, faut prendre la D118, , tourner à gauche au pont, laisser Mormoix La Bâchole sur la droite et tailler direct sur Etron-le-Chaud Villeneuve. Ensuite faut aller en direction du plan d'eau qu'est l'ancienne décharge municipale qu'ils ont noyée pour les touristes hollandais qui aiment la nature, et tourner avant le camping, traverser Vinailles sur Glaviouzes et à gauche de l'église prendre la petite route qui descend, bien pentue. A 100 mètres à droite, c'est là D 929, elle mène à Morfonds-les-Crouillasses , faut traverser et prendre le 2° chemin sur la gauche après le bois de hêtres. La première ferme, c'est la Gougnaude, de toute façon tu peux pas te tromper, y en a qu'une. Bon, t'as compris ?

VON KARTOFFEN : (*Toussotements, raclements de gorge et long silence*). Il n'y a plus rien.

PAPY MOUCHARD : Qu'est-ce qu'il baraille encore ? T'es plus sur la route ? T'es aux fraises ?

VON KARTOFFEN : Si, enfin, je ne sais pas. Mais il n'y a rien.

PAPY MOUCHARD : Tu peux encore rouler, c'est déjà ça.

VON KARTOFFEN : Fini, kaput, nicht, nicht ! Il n'y a plus rien.

PAPY MOUCHARD: Alors c'est que t'es pas loin.

VON KARTOFFEN : De toute façon nous serons chez vous à l'aube !

PAPY MOUCHARD : Ouais. (*Coupe la communication*) Peut-être. On verra bien. Bon, je vais me coucher. (*Regarde par la fenêtre*) Et ces saletés de moineaux, même la nuit, ça les arrête pas ! Faut que je m'en débarrasse, de cette nuisance. (*Sort de la pièce*).

(*Tout est éteint. On entend de forts bruits de ronflements, quelques grognements de porcs, des caquètements de poules, des chants de moineaux*).

SCENE 6

PAPY MOUCHARD, VON KARTOFFEN, RITA, BERNADETTE, PAPY MOUCHARD

(Bruits de porte qu'on tambourine, de plus en plus fort. On entend la voix hors scène de VON KARTOFFEN qui crie : « Levez-vous, nous sommes là, mais levez-vous donc ! »)

CHARLES-ANTOINE : *(Entre en pyjama de soie et robe de chambre en flanelle, regarde sa montre en baillant). 5 H 10, dieu du ciel, c'est le milieu de la nuit. (On entend de nouveau la voix de VON KARTOFFEN qui crie de plus en plus fort). Oui, oui, j'arrive. (S'escrime sur la porte avec difficulté). J'arrive.*

BERNADETTE : *(Entre dans la pièce les yeux encore gonflés de sommeil, la bouche pâteuse). Qu'est-ce que c'est que tout ce charivari ? Un attentat ? Ici, à la Gougnaude ?*

PAPY MOUCHARD : *(Entre coiffé de sa casquette, d'un marcel blanc douteux et d'un pantalon de pyjama retenu par des bretelles.) Qu'ils y viennent ! Je vais sortir le fusil. (On entend de nouveau la voix de VON KARTOFFEN) Tiens, je connais cette voix.*

CHARLES-ANTOINE : Bien sûr, voyons il s'agit de Von Karton Pâte et de la Diva mais je n'arrive pas à ouvrir cette fichue porte.

PAPY MOUCHARD : *(S'approche) Faut donner un coup de pied dedans, comme ça. Après elle s'ouvre. (Ouvre la porte et VON KARTOFFEN ainsi que RITA entrent dans la pièce avec tous les bagages).*

RITA: *(Habillée d'une manière voyante, très maquillée et semble avoir passé plusieurs nuits blanches). Oh mon cher CHARLES-ANTOINE, quelle nuit, quelle journée, quelle semaine, oh ! Je n'en puis plus. Je crois que je vais m'évanouir.*

VON KARTOFFEN : Cela fera la 28ème fois en deux jours. C'est beaucoup.

CHARLES-ANTOINE : *(Prend la Diva par le bras et la fait asseoir sur une chaise) Voulez-vous quelque chose, un petit remontant, chère Diva ?*

PAPY MOUCHARD: Un bon bout de saucisson avec un coup de rouge, y'a pas mieux au petit déjeuner.

BERNADETTE: Euh, papa, non, je ne crois pas que ce soit le moment.

PAPY MOUCHARD: Ben je vais en manger tout seul, alors.

VON KARTOFFEN : Moi ça m'intéresse.

PAPY MOUCHARD : Et ben on va faire un casse-croûte franco-prussien alors. *(Sort le pain, le saucisson, une bouteille de vin et deux verres assez sales. Tire son couteau de sa poche et commence à couper des tranches.)*

CHARLES-ANTOINE : N'auriez-vous un fond de prune et ou de marc pour cette pauvre RITA, Papy ?

PAPY MOUCHARD : *(Sort une bouteille sans étiquette) C'est qu'en plus elle va me siphonner ma gnôle.*

CHARLES-ANTOINE : (*Renifle prudemment*). Vous êtes sûr que c'est sans danger ?

PAPY MOUCHARD: (*La bouche pleine*) Je suis sûr de rien. Moi, elle m'a jamais fait de mal. Mais elle a déjà causé trois morts et huit blessés graves sur le canton alors faut y aller mollo. (*VON KARTOFFEN se sert un deuxième verre*)

BERNADETTE: (*Horriifiée*) Mais tu ne peux pas garder ça chez toi !

PAPY MOUCHARD: Oh, je la garde pas longtemps. Elle a pas le temps de s'évaporer.

CHARLES-ANTOINE : Je ne vais peut-être pas lui en donner. Elle vient d'échapper au bûcher, inutile d'essayer le poison.

RITA: (*Commence à chanter très fort*) Ah ! Je me meurs, je suis morte, mooorte et enterréeée.

PAPY MOUCHARD: Vingt dieux, on dirait le cochon quand il a compris que c'est l'heure du boudin !

RITA: (*Se poste au milieu de la scène, ouvre les bras et commence à déclamer la tirade en alexandrins — classiques — qui suit*)

Si je vous racontais tout ce qui nous amène,
Ce serait vraiment le récit de Thérémène.
Tout a brûlé, tout a brûlé, tout a brûlé,
On eût dit que l'hôtel était ensorcelé !
Je me baignais avec quelques admiratrices,
Tout-à-coup nous nous transformâmes en saucisses
Bouillies à la vapeur, un peu comme un hot-dog,
Le tout enrobé d'un impénétrable fog.
J'étais aussi rouge qu'un crabe au bain-marie,
Mes amies semblaient peu à peu dans l'hystérie,
Finissaient par sentir la merguez, le graillon,
Pour les plus minces : le poisson au court-bouillon.
Je me voyais déjà déguisée en langouste
Quand j'entendis une voix crier: « allez, Ouste ! »
C'était mon cher Ludwig, dans un bain de vapeur,
Qui venait me chercher, sans reproche et sans peur.
Moi qui rêvait d'une carrière américaine
J'allais finir homard sauce à l'armoricaine.
Je l'avoue, je lui dois une fière chandelle
Sans lui, mes restes rempliraient un sac poubelle.
Je ne vous parle pas du voyage en voiture
Sur des routes sentant le purin et l'ordure.
Mille fois j'ai pensé mourir de chaud, de peur,
Brisée, anéantie par cette puanteur.
Bravement, Kartoffen a vaincu le dédale
De chemins pour trouver la départementale,
Qui nous amène enfin dans ce havre de paix,
Toutefois troublé par des remugles épais.
(*S'assoit sur une chaise dans un geste théâtral d'abandon*).

CHARLES-ANTOINE:(*Se précipite*) Si, finalement, il lui en faut. Tenez, prenez ce cordial chère Diva.

RITA: (*Prend le verre d'eau de vie, le vide d'un trait, réprime un rot, et le tend à nouveau à CHARLES-ANTOINE*) Aaah ! C'est meilleur que le sirop contre la toux !

CHARLES-ANTOINE : (*En la resservant*) Oui, mais il y a des dommages collatéraux. Il faut une posologie très stricte.

(*VON KARTOFFEN vide un troisième verre et commence à sourire. Se sert un autre verre*)

PAPY MOUCHARD: Ben surtout, faut pas qu'elle prenne le volant après. C'est ça qui les a tous foutus en l'air les autres, je leur avais dit pourtant : ici c'est la gnôle ou la bagnole ! Mais quand ils sont bourrés ils écoutent rien. Ils ont entendu deux fois « gnôle » et c'est tout.

VON KARTOFFEN : (*En vidant son quatrième verre*) En Allemagne c'est pareil. Tss, tss. (*Se sert un autre verre*).

PAPY MOUCHARD: Et le saucisson ça t'intéresse pas ? Tu manges que liquide ? Va falloir que je mette un nouveau tonneau en perce.

VON KARTOFFEN : (*Se lève d'un bond et déclame*) « Ce sont les enfants et les oiseaux qu'il faut interroger sur le goût des cerises et des fraises » .

(*RITA s'étrangle en buvant, CHARLES-ANTOINE sursaute, BERNADETTE se retourne d'un bloc, PAPY MOUCHARD se gratte le menton*)

TOUS (*Ensemble*): Ah !

VON KARTOFFEN: (*Se rassoit, un bout de saucisson à la main*) : Goethe !

RITA: Je préfère ça.

CHARLES-ANTOINE : C'est vrai, j'oubliais, Goethe.

BERNADETTE: Il pourrait prévenir quand même. Il y a des gens qui ont le coeur fragile !

PAPY MOUCHARD: (*Pensif*) Je sais pas qui c'est le gars qui a dit ça mais c'était pas un paysan, c'est sûr. Parce que si tu regardes les moineaux, y a pas besoin de leur faire remplir un questionnaire, ils bouffent tout ce que je mets. Ils mangent tellement qu'ils vont ressembler à des cormorans, bientôt. (*Se sert un verre*) Même mes épouvantails ça leur fait plus peur !

CHARLES-ANTOINE : Très chère RITA, cela a dû être affreux, cet incendie, toute cette fumée, la chaleur ...

RITA: La vapeur surtout, toute cette vapeur, c'était comme, comme si, euh ...

BERNADETTE : On était dans une cocotte-minute ?

RITA: (*La regarde intriguée*) Je ne sais pas, je ne suis jamais allée dans une cocotte-minute.

BERNADETTE:(*Agacée*) Je ne suis jamais allée non plus dans un frigidaire mais j'imagine qu'il y fait froid !

PAPY MOUCHARD: Ben moi, je suis déjà allé dans un tonneau.

VON KARTOFFEN: Ah so ?

PAPY MOUCHARD : Ben ouais, faut bien nettoyer la futaille de temps en temps.

VON KARTOFFEN : Et alors ?

PAPY MOUCHARD: Ca sent bon.

CHARLES-ANTOINE: C'est tout ?

PAPY MOUCHARD: J'y ai pas passé la semaine non plus.

CHARLES-ANTOINE: (*Se frappe le front l'air affligé*) Grands dieux, RITA, j'y songe : votre costume fétiche, la fameuse « toge impériale » a donc brûlé elle aussi !

BERNADETTE: La toge incrustée de pierres semi-précieuses ? Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !

CHARLES-ANTOINE : Ô désespoir ! Ô crime ! Ô déplora...

VON KARTOFFEN : (*Se lève d'un bond*) Goethe !

BERNADETTE: Non, là c'est Racine.

PAPY MOUCHARD: On peut pas toujours gagner.

RITA: De toute façon, vous pouvez être tout à fait rassurés. Ce cher Ludwig avec son habituelle présence d'esprit est remonté dans la chambre en proie à l'incendie et a arraché la toge aux flammes qui allaient bientôt la dévorer.

BERNADETTE: Quel courage !

VON KARTOFFEN: (*Se sert un nouveau verre*) Hé, hé .

RITA: Oui ce héros a sauvé la toge au péril de sa vie.

CHARLES-ANTOINE: Ah ! Von Kakatoès, nous vous devons tout!

BERNADETTE: Quel héros !

VON KARTOFFEN :(*Se lève d'un bond et déclame*) Goethe, notre grand poète national a écrit : « Si l'éclat des étoiles doublait, l'univers serait à jamais ténébreux. »

BERNADETTE : Ah ?

RITA: Tiens ?

CHARLES-ANTOINE: Hmm-hmm.

BERNADETTE, RITA, CHARLES-ANTOINE (*Ensemble*) : Bon.

PAPY MOUCHARD: *(En rangeant le saucisson)* Et ben voilà.

CHARLES-ANTOINE: Décidément, j'en suis encore tout tremblant, chère Diva. Imaginer que ... Oh, quel trésor perdu pour l'art lyrique.

BERNADETTE: *(A part)* Quelle perte de trésorerie surtout !

PAPY MOUCHARD: Bon, ben, je vais vérifier les niveaux dans la cave ; va falloir approvisionner sec à ce que je vois. *(Sort)*

SCENE 7

VON KARTOFFEN, RITA, BERNADETTE

RITA: Voulez-vous contempler la toge impériale ?

CHARLES-ANTOINE: Vous voulez dire que vous l'avez apportée ici ?

VON KARTOFFEN: Je n'allais pas la laisser sur la route non plus!

BERNADETTE: Oh oui, j'aimerais beaucoup la voir de près.

RITA: Ludwig, mon bon, Ludwig allez la chercher s'il vous plaît.

VON KARTOFFEN : *(Claque des talons en vacillant un peu sous l'effet de l'acool)* : Affarmitaf ! Euh, Affirmatif ! *(Sort puis rentre peu après avec un grand tissu qu'il montre du fond de la scène, CHARLES-ANTOINE et BERNADETTE s'approchent tous les deux et cachent la toge au public)*

CHARLES-ANTOINE et BERNADETTE *(Ensemble)* : Oooh ! ... Héééé ! Aaah ! ...Ouhhh !

RITA: C'est un forfait voyelle ?

CHARLES-ANTOINE : Toutes ces ...

BERNADETTE: Turquoises ! Et toutes ces ...

CHARLES-ANTOINE : Topazes.

CHARLES-ANTOINE et BERNADETTE *(Ensemble)* : Toutes ces pierres !

VON KARTOFFEN: Inutile de vous dire que c'est un objet d'une valeur inestimable et que je le surveille jour et nuit. Quiconque voudra simplement l'approcher devra d'abord me passer sur le corps.

RITA: Von Kartoffen, vous allez faire des naïtre des vocations. *(Part d'un rire bête)* Ah! Ah ! Ah!

(BERNADETTE veut s'approcher pour toucher la toge mais VON KARTOFFEN esquive à la manière d'un toréro, BERNADETTE se redresse comme un taureau et VON KARTOFFEN refait une passe, etc.etc. Au bout d'un certain temps de ce jeu les deux disparaissent côté cour par la porte.

CHARLES-ANTOINE *n'a pas bougé, l'air un peu ahuri.*)

RITA: *(Qui a assisté à toute la scène, imperturbable.)* Olé !

SCENE 8

PAPY MOUCHARD, VON KARTOFFEN, RITA, BERNADETTE, PAPY MOUCHARD

(VON KARTOFFEN tenant toujours la toge et BERNADETTE font leur réapparition côté cour tandis de PAPY MOUCHARD rentre par le côté jardin)

PAPY MOUCHARD *(Tenant deux bouteilles dans ses mains)*: Bon, la cave tiendra le coup, il y a du stock ! *(Jette un coup distrait à la toge)* C'est la foire à Giat ? On vend du tissu ?

BERNADETTE: Du tissu ! Pff !

PAPY MOUCHARD: *(Se sert un coup de rouge sans la regarder)*. Ben quoi ? *(Regarde par la fenêtre)* Et ces saloperies de moineaux qui encore encore en train de tout me bouffer dans le jardin. *(Fait des gestes comme pour chasser les mouches)* Pshht, pffuit, allez, ouste. Ah c'est pas possible ça, comment faut faire pour s'en débarrasser, cré vingt dieux ! *(Boit son verre)* Ah, c'est toujours ça que les boches auront pas. *(Tout le monde s'arrête et le regarde d'un air désapprobateur)*. Ben quoi ? *(Comprend tout à coup)* Ah, euh, les Russes, les Russes. J'aime pas les Russes. J'en connais aucun, mais je les aime pas. *(Lève son verre en direction de Von Kartoffen)* Un petit coup de rouge ?

VON KARTOFFEN: Pas maintenant. *(Plie la toge d'un coup sec)* Je vais la ranger. Elle sera en sécurité, ici.

CHARLES-ANTOINE : Ça je ne vois pas comment un voleur pourrait deviner qu'elle est à la Gougnaude !

VON KARTOFFEN: *(Regarde tout le monde sauf RITA)* Je ne fais confiance à personne, je dis bien à personne.

CHARLES-ANTOINE: Je comprends mon cher Van Carte à Fond.

VK:*(Claque des talons, d'une voix puissante)* Von Kartoffen ! Pour vous servir !

CA:*(Même jeu)* Du Fagot de Meldeux ! Euh... pareillement !

(VON KARTOFFEN sort de la la pièce. RITA se lève).

RITA: Et bien je crois que vais faire un brin de toilette.

CHARLES-ANTOINE: Je vais vous accompagner, si vous le voulez bien. Je connais la maison.

RITA: Vous serez bien aimable. *(Ils sortent)*

PAPY MOUCHARD: Ah! J'ai oublié les patates. *(Sort également).*

SCENE 9

BERNADETTE, seule

(Le téléphone de BERNADETTE sonne)

BERNADETTE: Tiens ? Allo ? Oh, c'est toi, John. *(Regarde vers les portes)* Oui, tu peux parler cette fois je suis toute seule. Tu n'en peux plus ? Moi non plus, moi non plus. Mais si je t'aime, bien sûr, mais tu vois bien que ce n'est pas possible, sois raisonnable. Hmmmm ? Quand on aime on n'est pas raisonnable, moui, pas faux, d'accord, mais enfin là, dans cette situation, sans compter que nous avons eu une complication dans la nuit ... non, non, un arrivage de grands brûlés en provenance d'un hôtel de thalasso, je t'expliquerai, c'est un peu compliqué. Voilà c'est assez compliqué comme ça donc il ne faut pas compliquer plus parce qu'après ce sera **trop** compliqué. Voui, moi aussi je te fais des « poutou poutou ». Plein de « poutou poutou ». C'est ça des poutou poutou partout sur les genoux, les choux, les hiboux, cailloux, joujoux *(Geste de la main)*... et sur les poutoux aussi, avec un « x » à la fin, pareil. *(Un peu agacée)* Voilà, des poutoux sur les poutoux comme ça c'est réglé il y en a partout des poutoux. Des quoi ? Des « smacks » ? Oui, des smacks aussi, bien sûr. Des poutoux partout et des smacks plein le sac. *(Soupire)* Ecoute John je t'ai déjà dit que tout de suite je ne peux pas partir. Quoi ? Alors tu viens ici ? A la Gougnaude ? Mais enfin tu ne sais pas où c'est et c'est très difficile à trouver, même les Allemands ont du mal. Pas les Anglais ? *(Moue dubitative)* C'est à voir. Hein, tu pars immédiatement ? Non, non, écoute, euh, je vais venir, oui, non pas ce soir, euh demain ; voilà demain matin. Reste à Paris, j'arrive, oui, c'est promis, mais reste bien à Paris, je-je, je viens, avec mes poutoux partout, c'est ça, et mon sac de smacks ? Forcément, je vais pas le laisser à la Gougnaude, il moisirait. Voilà. Voui ? A demain. Si, si. Si, Si. Au revoir. Oui, poutoux toujours. Poutou, poutou, poutou. *(Coupe la communication)* Ah là, là, là, là, là, là. La ga-lè-re. Je n'aurais jamais dû avoir une aventure avec un Anglais. On a beau dire, ce sont des insulaires. Surtout les Gallois, comme John. *(Rêveuse)* Mais ils sont tellement élégants, plein d'humour, charmants, beaux, grands, bruns, ... enfin John, surtout. *(Fait un pas)* Non, ça ne peut plus durer, il faut que je rompe. Je vais à Paris et je déclare à John que tout est fini entre nous. *(Recule d'un pas)* Le pauvre chéri, comme il va mal le vivre. Oh là, là, là. Lui qui est si sensible. Mais il le faut, il le faut. Allez, courage! Comment vais-je faire pour expliquer mon départ à Charles-Antoine ? Il va se douter de quelque chose, forcément. Pourvu qu'il n'apprenne pas. Dans quel pétrin me suis-je fourrée ? Bon il faut régler ça rapidement. Voyons qu'est-ce que je pourrais bien lui raconter ?

SCENE 10

BERNADETTE et CHARLES-ANTOINE

CHARLES-ANTOINE *(En rentrant)* Mme Lafayette est allée s'étendre quelques instants, le voyage l'a fatiguée. *(Sourit)* Il n'y a pas que le voyage, à mon avis, il y a la prune, aussi. Ma foi, tant qu'elle peut chanter ...

BERNADETTE: Charles-Antoine, il faut que je te parle.

CHARLES-ANTOINE : Tu as l'air toute chiffonnée ? Que se passe-t-il ?

BERNADETTE: Il faut que je retourne à Paris d'urgence.

CHARLES-ANTOINE: A Paris ? Mais pourquoi donc ? C'est toi qui a insisté pour que nous passions quelques jours à la Gougnaude ? Je ne comprends pas.

BERNADETTE: Et bien, disons qu'il y a eu un élément nouveau.

CHARLES-ANTOINE: Un élément nouveau ? Je ne comprends pas. (*Regarde autour de lui, blasé*) Que peut-il y avoir de nouveau à la Gougnaude ?

BERNADETTE : Enfin quand je dis nouveau, disons, imprévu. Voilà, un élément imprévu. Mais je n'en ai pas pour longtemps.

CHARLES-ANTOINE : Un imprévu ? Ça attendra bien notre retour, voyons. Nous rentrons dans cinq jours.

BERNADETTE: (*Serre les poings et marche nerveusement*) Ouh là, là. Non, non, non.

CHARLES-ANTOINE: « Ouh là, là. Non, non, non » ? Enfin explique-toi, ma chérie.

BERNADETTE:(*Arpente la pièce*) J'ai oublié de ... enfin il faut que je ... disons que je dois ... en fait, j'aurais dû ... Tu me suis ?

CHARLES-ANTOINE:(*Se gratte le menton d'un air perplexe*) Pas trop. J'ai bien les verbes et leurs sujets, mais sans les compléments ce n'est pas facile.

BERNADETTE: (*Gestes brusques*) Oh, tu m'agaces à la fin avec tes questions sans arrêt !

CHARLES-ANTOINE: (*Interloqué*) Co-co-comment, avec mes questions. Je ne te dis rien, c'est toi qui ... Ça alors, c'est le comble ! Tu veux filer à l'anglaise sans raison et ...

BERNADETTE: (*Se fige*) A l'anglaise ! (*A part*) A l'anglaise, il se doute de quelque chose ma parole (*Haut, se retourne d'un bloc, en colère*) Pourquoi « à l'anglaise », hein, qu'est-ce que tu insinues ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait les Anglais d'abord ? Tu ne vas pas faire comme Papy avec les Allemands quand même ?

CHARLES-ANTOINE : Mais, enfin, Bernadette, ça ne va pas ... C'est juste une expression.

BERNADETTE:(*A moitié soulagée*) Et bien tes expressions ne me plaisent pas du tout.(*Se croise les bras*) Mais pas du tout.

CHARLES-ANTOINE: (*Va vers elle avec un geste de conciliation, Bernadette recule*) Mais, à la fin, quelle mouche t'as piquée ? A Paris, tu insistes pour, comme tu dis, « revenir au pays » et quand tu y es on dirait qu'il y a la gale.

BERNADETTE:(*Sursaute. A part*) Quoi, je n'ai pas rêvé, il a dit « Pays de Galles », mon dieu, il sait !(*Haut, sur un ton outré*) Quelles sont ces insinuations ? Je t'ai dit qu'il me fallait partir à Paris, ce n'est pas moi qui parle du Pays de Galles, que je sache ! Alors si tu as quelque chose à me dire au sujet du Pays de Galles, vide ton sac une fois pour toute !

CHARLES-ANTOINE: (*A part*) Elle a un TOC ma parole. C'est géographique son problème. (*Haut*) Tu ne m'as toujours pas dit quelle raison urgente te pousse à faire l'aller-retour Paris La Gougnaude dès demain.

BERNADETTE:(*A part*) Ah, il ne perd pas le fil. C'est comme pour les subventions, quand il ronge un os...(Haut, très agacée) Tu vois ? Tu vois ?

CHARLES-ANTOINE: Quoi ?

BERNADETTE: Et bien ?

CHARLES-ANTOINE: Et bien quoi ?

BERNADETTE: Les questions !

CHARLES-ANTOINE: Quelles questions ?

BERNADETTE: Les tiennes, toutes tes questions, là, oui, tu vois bien ! Tu me poses toujours trente six mille questions, tu ne vas pas me dire le contraire quand même. On dirait un inspecteur de police.

CHARLES-ANTOINE: Ça y est, je vais devenir Sherlock Holmes maintenant! Juste parce que je te demande pourquoi tu veux aller à Paris si précipitamment !

BERNADETTE:(*Arpente la pièce dans l'autre sens. A part*) Sherlock Holmes, il joue au chat et à la souris. L'allusion est claire : il sait tout ! Comment a-t-il pu l'apprendre ? Ou alors il se doute simplement de quelque chose mais il n'est pas sûr et il veut me pousser à avouer ! Jamais ! (*Haut. Pointe le doigt vers Charles-Antoine*) Sherlock Holmes ? Le Pays de Galles ? A l'anglaise ? Si tu veux me dire quelque chose tu n'as qu'à le dire clairement, je n'aime pas les sous-entendus !

CHARLES-ANTOINE: (*Reste quelques instants bouche bée. A part*) Ça recommence. C'est un TOC, c'est sûr. Elle fait une fixation sur la géographie. Voyons voir. (*Haut*) Et bien écoute, puisque tu veux absolument partir, Arrivederci !

BERNADETTE: (*Surprise*) Pardon ?

CHARLES-ANTOINE: (*A part*) Ah, ça ne marche pas avec l'Italie. (*Haut*) J'ai dit « Arrivederci » comme j'aurais dit « Hasta Luego » (*L'observe du coin de l'oeil, BERNADETTE ne réagit pas*) ou alors « Aufwiedershen » (*A part*) Toujours rien, bizarre. Le Japon peut-être ? (*Haut*) ou bien encore « Sayonara » (*L'observe toujours à la dérobée. A part*) Bizarre, j'aurais pourtant juré ...

BERNADETTE : (*Très énervée, commence à crier*) Tu comptes me dire au revoir dans toutes les langues ? Tu as oublié le latin, le grec ancien et le sanskrit !

CHARLES-ANTOINE: (*A part.*) Curieux quand même ce TOC (*Haut*) Bon je vois que la conversation n'avance guère. Tu veux partir à Paris mais tu ne veux pas me dire pourquoi. J'en déduis que la présence de la Diva et de son manager t'es désagréable, je le regrette mais je n'y puis rien. Alors comme on dit, « good bye » pour ne pas dire « good riddance » !

BERNADETTE: (*Fulmine*) Encore ! Je te défends de me parler de cette façon, tu entends ! C'est insupportable à la fin ! Tu n'as pas le droit !

CHARLES-ANTOINE: (*Recule sous l'assaut verbal. A part*) Ouh là, à cet endroit c'est sensible. C'est bien le Royaume-Uni. Elle a la phobie de la Grande-Bretagne, ça doit porter un nom scientifique, sans doute, il faudra que je me renseigne. (*Haut*) Bon, bon, bon. Ne nous énervons pas. (*A part*) Son père c'est contre les Allemands qu'il en a, c'est peut-être génétique ?

BERNADETTE: (*Tremble de colère*) C'est toi qui m'énerves.

CHARLES-ANTOINE: (*Apaisant*) Bon, bon, bon, bon. Voilà, voilà, voilà. Je crois que j'avais laissé une bouteille de whisky, la dernière fois, par ici. Hmm, dans ce placard, là, elle doit encore y être sauf si Papy Mouchard s'en est servi pour nettoyer ses carreaux. (*Regarde la fenêtre*) Hmm, aucun risque. Voyons, ah ! elle est là. Dis donc ma chérie, après toutes ces émotions, que dirais-tu d'un petit whisky ? (*Se sert un verre*)

BERNADETTE: (*Ricane*) Et allez donc, du whisky ! (*A part*) S'il croit que je ne vois pas clair dans son jeu. (*Haut*) Je ne bois jamais le matin !

CHARLES-ANTOINE: Moi non plus, mais une petite exception ne peut pas faire de mal. En plus, c'est ta marque préférée, ma chérie.

BERNADETTE: Ma marque préférée, tiens donc ?

CHARLES-ANTOINE: Regarde la bouteille avant de la remettre dans le placard. Ben oui, la dernière fois tu m'as dit que tu aimais bien le « Long John ».

BERNADETTE: (*Outrée*) « Long John » ! Oh ! (*Sort en claquant la porte*)

CHARLES-ANTOINE: (*Sursaute en buvant une gorgée*) Aïe ! Je ne comprends rien. (*Boit une petite gorgée*) J'aurais peut-être dû lui servir une petite prune. Ça l'a détendu, Von Tarte au Flan. Il ronfle paisiblement à cette heure-ci. Bon, j'ai quelques papiers à finir. (*Sort*)

SCENE 11 PAPY MOUCHARD

(Entre et s'assoit dans son fauteuil, près de la fenêtre, avec le journal. On entend les vocalises de la Diva d'une pièce voisine)

PAPY MOUCHARD: (*L'air satisfait*). Ah ben, les moineaux, ils viennent plus ce coup-ci. C'est déjà ça de pris. (*Une vocalise un peu plus forte que les autres, PAPY MOUCHARD se lève presque d'un bond*) Bon sang mon cochon, y a un salaupiaud qu'est en train de lui faire son affaire. Ca va se régler au fusil ! (*S'arrête un instant*) C'est bizarre, quand il gueule y a de la musique derrière ! En plus, des fois, on dirait presque qu'il chante. C'est pourtant pas une nouvelle variété, c'est du cochon de tradition, du vrai porc du terroir, j'y comprends plus rien. (*Se rassoit*) Ca doit être les ondes avec leurs téléphones portables, ça va finir par tout faire péter, c'est sûr. Déjà qu'ils nous ont tout trafiqué le temps qu'il fait en envoyant leurs fusées dans la lune ! Qu'est-ce qu'ils avaient besoin d'y aller ? Si c'était juste pour trouver de la caillasse et des trous, ils pouvaient se poser dans le champ de la Germaine, y a que ça, bon diou, c'était pas la peine de dérégler les saisons avec leur suppositoire à moteur. (*Un temps*) Bon sang de bonsoir, c'est mon cochon ou c'est pas lui ? (*Tend l'oreille*) Non, je crois pas, mais ça ressemble. Je me demande bien ce que ça peut être ? (*Lit le journal, un temps*) Bon, voyons, qui c'est qui est mort aujourd'hui ? Oh ben ça alors ! Le Robert Desmontiaux de Graveloche, il est parti, il y a deux jours. Paisiblement, ils disent. Ouh, ben ça, ça me sait mal¹, il manquait plus que celle-là : on était de la classe² avec le Robert, ouais, pile poil. Il était pas bien vieux, c'est sûr. Faut dire qu'il a pas ménagé le canon³ la vieille gourlasse⁴. Et puis y a le Raymond

1 Expression auvergnate signifiant que quelque chose contrarie gravement quelqu'un. « Ca m'a su mal » = j'en ai été vivement contrarié.

2 = on avait le même âge

3 = Il buvait beaucoup

4 Ivrogne

Chapeyron qui a dévissé aussi. (*Pose son journal*) Lui, ça m'est égal, je l'aimais pas. Et puis c'était pas un gars d'ici, il avait passé vingt ans à la ville, ça l'avait gâté. Bon, ça va peut-être bien être l'heure de casser une croûte. Ils vont se bouger c'te bande de feignasses ?

SCENE 12

PAPY MOUCHARD, VON KARTOFFEN, CHARLES-ANTOINE, RITA puis JEANNE
(VON KARTOFFEN, CHARLES-ANTOINE et RITA entrent sur scène ensemble)

PAPY MOUCHARD: Tiens, en parlant du loup, les vl'là.

CHARLES-ANTOINE: Chère Diva, vous êtes fort en voix en ce moment.

VON KARTOFFEN: La diva est toujours en voix !

CHARLES-ANTOINE: Bien sûr, bien sûr. Ce n'est pas ce que je voulais dire, elle est toujours en voix mais encore plus en ce moment. (*Se dirige vers le buffet et commence à mettre la table aidé de VON KARTOFFEN. La diva s'approche de PAPY MOUCHARD et le regarde comme un entomologiste observe un cafard appartenant à une espèce inconnue. VON KARTOFFEN Continue à mettre la table jusqu'à la fin de la scène.*)

RITA: Cher monsieur Mouchard, quel plaisir d'être reçue chez vous. (*CHARLES-ANTOINE se dresse, un peu inquiet*)

PAPY MOUCHARD: Ben de toute façon on m'a pas demandé mon avis, hein.

CHARLES-ANTOINE: (*Assez fort*) Euh, PAPY MOUCHARD est très content d'avoir une diva – et quelle diva ! – à la Gougnaude, vous pensez bien !

PAPY MOUCHARD: (*A RITA*) Qu'est-ce qu'il raconte ?

RITA: Que le plaisir est partagé.

PAPY MOUCHARD:(*Se gratte la tête et remet sa casquette en place*) Comprends rien.

RITA: C'est donc vous le propriétaire de cette petite ferme si typique ?

PAPY MOUCHARD: Ben...

CHARLES-ANTOINE: (*Le coupe brutalement*). Oui, tout le domaine est à lui. Ici, c'est vraiment la ferme type.

RITA: (*A PAPY MOUCHARD*) Et vous cultivez quoi ?

PAPY MOUCHARD: Ben ...

CHARLES-ANTOINE: (*Même jeu*) Oh, PAPY MOUCHARD est à la retraite maintenant, vous savez, alors il ne cultive plus que son potager et des pommes de terre pour sa consommation personnelle.(*Petit rire élégant*) Mais il nous fait profiter de ses récoltes car PAPY MOUCHARD est un fin jardinier.

RITA: (*A PAPY MOUCHARD*) Et vous avez bien quelques animaux dans la ferme ? J'adooore les

animaux de la ferme.

PAPY MOUCHARD: Ben ...

CHARLES-ANTOINE: (*Même jeu*) Oh ça oui ! Il y a toute une ménagerie ici, des poules, des coqs, des cochons, deux vaches, des pintades, etc.

RITA: (*Regarde par la fenêtre*) Oh, et ça alors c'est quoi comme animal ?
(*PAPY MOUCHARD se tait la mine renfrognée et fait un signe de tête vers CHARLES-ANTOINE*)

CHARLES-ANTOINE: (*Se penche*) euh ... je dirais ...

RITA: On dirait un dindon.

PAPY MOUCHARD: (*Bougon, fait non de la tête*) Pas ça.

RITA: Ah ? (*Se tourne vers CHARLES-ANTOINE qui esquisse un geste de désespoir*) Un faisan peut-être ?

PAPY MOUCHARD: Non plus.

RITA: Un paon alors ?

PAPY MOUCHARD: Nt-nt. Ca se mange pas.

RITA : (*Regarde une dernière fois CHARLES-ANTOINE qui est complètement décontenancé*)
Un albatros, un cormoran, un vautour, une autruche ?

PAPY MOUCHARD: Naan. (*Désigne CHARLES-ANTOINE du pouce*) Y qu'a lui demander au spécialiste qui fait rien que me couper la parole depuis tout à l'heure. Je savais pas qu'il avait fait des études d'agronomie.

CHARLES-ANTOINE: (*Se redresse, bombe le torse*) Euh, et bien, voyons, hum, c'est un oiseau, déjà.

PAPY MOUCHARD Avec ça, tu peux aller commenter la foire de l'agriculture à la télé.

CHARLES-ANTOINE: Je réfléchis ! C'est un oiseau de la ferme.

PAPY MOUCHARD: (*Regarde RITA*) Il est exceptionnel quand il réfléchit. (*RITA rit*)

CHARLES-ANTOINE: (*Regard courroucé*) Ah, ça va, ça va ! Et bien ça doit être une pintade, voilà !

PAPY MOUCHARD: (*Air blasé*) Voilà ! Ben non, c'est pas une pintade.

RITA : Oh là là, là là, j'adooore les devinettes! Mais quel est donc cet animaaaaal ? Ouh là là, qu'est-ce qu'on va rire !

PAPY MOUCHARD: Ouais, je le sens.

CHARLES-ANTOINE: Oui, c'est un mystère...

PAPY MOUCHARD: Non, c'est un poulet.

CHARLES-ANTOINE et RITA(*Ensemble, stupéfaits*) : Un poulet ?!

PAPY MOUCHARD: Ben ouais, un poulet quoi.

CHARLES-ANTOINE: Mais un poulet, normalement, il y a, comment dire ...

RITA: Une barquette ?

CHARLES-ANTOINE: Et de la cellophane !

PAPY MOUCHARD : C'est parce que c'est des jeunes, ils ont pas encore l'emballage.

CHARLES-ANTOINE et RITA: (*Ensemble*) Ah bon !

RITA: Comme ceux qu'on voit tourner dans les rôtisseries ?

PAPY MOUCHARD: Oui mais avec les plumes. Et sans la moutarde.

CHARLES-ANTOINE: (*Qui regarde le poulet par la fenêtre*) : Etonnant quand même, on me l'aurait dit, je ne l'aurais pas cru.

PAPY MOUCHARD : C'est vrai, cuit, c'est meilleur.

CHARLES-ANTOINE: (*Se retourne*) Comprends pas.

PAPY MOUCHARD: Chacun son tour. (*Se lève*) Bon ben je vois que la table est mise, on va casser une graine. (*Tout le monde s'attable et commence à manger puis on entend un coup frappé à la porte*)

VON KARTOFFEN: (*Se lève d'un bond*) On frappe à la porte. Je vais voir s'il n'y a pas de danger.

CHARLES-ANTOINE: Von Tartoflûte prend décidément son rôle de garde du corps très au sérieux.

RITA: Oui, la nostalgie des bataillons d'Afrique...

VON KARTOFFEN: (*Ouvre la porte. Aux autres*) On dirait une femme. (*En direction du personnage sur le seuil*) Qui êtes-vous ? Nom, prénom, âge et profession ! Toute résistance est inutile !

JEANNE: (*Entre en scène, habillée d'un vieux tablier à carreaux, un jupon qui dépasse, de grosses lunettes, à moitié courbée, un panier sous le bras*). Qu'est-ce qui baraille celui-là ! Qu'il est même pas de chez nous avec l'accent qu'il a ! Est-que je lui demande moi, le temps qu'il fait ! Non mais !

VON KARTOFFEN: Euh, je crois que ...

JEANNE: Va pas se taire lui ? Qu'est-ce tu fais à la Gougnaude d'abord ? Moi, c'est normal, soixante-dix ans que je suis au pays et je vais rendre des comptes à un jeune qu'est même pas de chez nous ?

VON KARTOFFEN: Ah mais je suis le garde du corps de ...

PAPY MOUCHARD: Te fatigue pas, c'est la Jeanne, la voisine de la ferme d'en face. Laisse-là donc finir d'entrer. (*A Jeanne*) Dis donc, j'espère que t'as pas profité que j'ai des invités pour nous apporter ton gâteau au potiron.

JEANNE: Ben, justement j'en ai apporté. (*VON KARTOFFEN se rassoit, un peu renfrogné*)

RITA et CHARLES-ANTOINE : Oh, quelle délicieuse idée !

PAPY MOUCHARD: Ouais, y a que l'idée qui est délicieuse, c'est bien le problème.

JEANNE: Tu aurais préféré de la brioche au topinambour ?

PAPY MOUCHARD: Non.

RITA: En tout cas, ça a l'air délicieux. (*Moue dubitative de PAPY MOUCHARD*)

CHARLES-ANTOINE: L'aspect est rustique, certes, mais le fumet est prometteur.

VON KARTOFFEN: Chez nous aussi, il y a quelque chose qui ressemble à ça. Ca s'appelle un Börchtenklug.

PAPY MOUCHARD: Normal ; je vois pas pourquoi on serait les seuls à bouffer ce genre de truc.

(*RITA, CHARLES-ANTOINE, VON KARTOFFEN mangent leur part de gâteau, PAPY MOUCHARD l'a laissé dans son assiette et les regarde. Ils font des mimiques variées, éprouvent des difficultés à mastiquer, sont au bord du vomissement, essaient de trouver une contenance et de recracher discrètement ce qu'ils ont dans la bouche. S'échangent de regards affolés. Pendant ce temps JEANNE les soumet à un feu roulant de questions.*)

JEANNE: C'est assez cuit ? Parce que je sais pas ce qu'il avait le four ce matin mais ça marchait pas comme d'habitude. Oh, et puis la farine, c'est pas la même que d'habitude non plus alors j'en ai mis un peu plus mais je me demande si j'en ai pas mis trop justement (*Dénégation polie de la tête, des trois autres, la bouche pleine*). Le problème, c'est que le gâteau de potiron, dès qu'on le démoule ça s'affaisse par le milieu, alors évidemment c'est pas très présentable mais c'est bon, (*Hochements de tête résignés des trois autres*) et puis c'est consistant (*Hochements de tête encore plus appuyés accompagnés d'un « très! »*). Et puis ça pour aller aux ouatères y a pas mieux. (*Regards terrorisés des trois autres*) Vous pouvez me faire confiance.

PAPY MOUCHARD: Ouais, on peut lui faire confiance, je confirme.

JEANNE: (*à PAPY MOUCHARD*) Tu te souviens, le hippie qu'était venu élever les chèvres en 68, il était tout constipé, il venait de la ville, et ben après un seul morceau de mon gâteau, hein ? tu te souviens ? (*PAPY MOUCHARD opine*) et ben ça l'avait pris comme un fou, il se tenait le pantalon à la ceinture et il sautait partout dans la salle à manger en lançant des fusées qu'on aurait cru le 14 Juillet, hein tu te souviens ?

PAPY MOUCHARD: (*Rigole*) Ouais, même qu'il a pas eu le temps d'aller jusqu'au jardin, dans la cabane. (*Les trois autres autres se figent et cherchent partout où ils pourraient cracher ce qui leur reste dans la bouche*)

JEANNE: (*Les regarde*) Il a raison. Ca s'est passé comme ça. Il s'est vidé comme un poisson, incroyable ! j'ai cru que la tripaille allait partir avec. (*Un temps*). Bon on discute, on discute, mais qu'est-ce vous en pensez de mon gâteau ? Parlons peu mais parlons bien : dites-moi la vérité.

PAPY MOUCHARD: Là, tu t'exposes à des représailles...

RITA: Et bien, disons que c'est un peu trop exotique peut-être.

VON KARTOFFEN: Surtout à l'intérieur.

RITA: (*Sourire forcé*) Oui, on s'est laissé piégé par la croûte, hein ?

PAPY MOUCHARD: Je vous avais prévenus.

JEANNE: Ah ! j'en étais sûre, c'est ce satané four qui voulait pas marcher comme d'habitude. Et puis la farine, c'est pas de la bonne alors avec le vinaigre ça a tout fait tourner si ça se trouve. (*Regarde CHARLES-ANTOINE*) Et vous, là, vous avez rien dit. Qu'est-ce que vous en pensez ?

CHARLES-ANTOINE : Franchement ?

JEANNE : Franchement !

PAPY MOUCHARD: Tiens il va être sincère pour une fois ? Finalement ça a du bon le gâteau au potiron.

CHARLES-ANTOINE: Et bien pour être tout à fait sincère, ...

PAPY MOUCHARD: C'est ça, vas-y.

CHARLES-ANTOINE: Quand je l'ai vu, j'ai cru sincèrement que c'était de la merde, mais quand je l'ai goûté, j'ai regretté que ça n'en soit pas.

JEANNE: J'en étais sûre ! C'est la farine ! Ca vaut rien, cette farine. Y a bien que la tarte au chou que je réussis avec cette marque ! J'en ferais une pour demain, vous m'en direz des nouvelles.

CHARLES-ANTOINE: Ne vous donnez pas cette peine.

RITA: Oui, reposez-vous, plutôt.

VON KARTOFFEN: Demain, c'est trop court, il faut qu'on se repose nous aussi. (*Se lève*) Comme disait Goethe, « L'enfer même a ses lois ».

RITA:(*Préoccupée*) C'est ça. Où sont les toilettes, s'il vous plaît ?

(RIDEAU)

ACTE DEUXIEME

SCENE PREMIERE

PAPY MOUCHARD seul, RITA(hors scène)

(Le lendemain matin, on entend toujours les vocalises en fond sonore, PAPY MOUCHARD est dans son fauteuil)

PAPY MOUCHARD: *(Lit toujours son journal)* Qu'est-ce que ça ressemble au cri du cochon l'opéra, comme ils disent. Bon qui c'est qui est mort aujourd'hui ? *(Lit la rubrique nécrologique. Un peu déçu)* Ah, personne que je connais. *(Inquiet)* C'est pas bien bon tout ça.... On verra bien demain. *(On entend un cri. PAPY MOUCHARD se lève brusquement.)* Oh, ça c'est mon cochon, je reconnais sa voix, bon sang de bon sang !*(Va vers la porte. On entend la voix de RITA)*

Voix de RITA:*(Hors-scène)* Ma toge, ma tooooge !

PAPY MOUCHARD: Mon cochon, mon cochon !

Voix de RITA: *(Hors-scène)* Ma toooge, dieux du ciel, ma tooooge, c'est affreux !

PAPY MOUCHARD: Mon, cochon, mon cochon ! Qu'est-ce que je vais bouffer cet hiver, moi ?
(Sort de la scène pour aller voir son cochon)

SCENE 2

RITA seule

(RITA entre dans la pièce affolée, entame un monologue en alexandrins alors que l'on entend la V° de Beethoven en fond sonore)

Ma toge dérobée par un infâme voleur
Qui n'en connaît bien sûr pas toute la valeur.
Ô rage ! ô désespoir ! ô détresse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Le ciel bas me verse un jour plus noir que les nuits,
Sur mon corps frémissant en proie aux longs ennuis.
Ô cruel souvenir de ma gloire passée !
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle indignité fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
Ma toge enlevée, tombée dans des mains indignes,
Elle qui a connu tous les honneurs insignes.
Cette perte cruelle annoncera la fin,
De l'opéra, de l'art, et de ma vie enfin.
Un songe (Me devrais-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge:
Je l'évite partout, partout il me poursuit.
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;

Ma toge impériale devant moi s'est montrée,
Comme au tout premier jour pompeusement parée;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté :
Même elle avait encor cet éclat emprunté,
Dont on eut soin de peindre et d'orner son tissage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, Diva digne de moi,
Ce cruel coup du sort l'emporte aussi sur toi!
Je te plains de tomber dans un sort comparable »
Et en achevant ce récit épouvantable
Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi, je lui tendais les bras pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
De laine et de boutons maculés par la fange.
Des lambeaux pleins de fils et des morceaux affreux,
Que des corbeaux piaillant se disputaient entre eux.
D'innombrables moineaux, comme une vague impure,
L'ensevelissaient sous la fiente et sous l'ordure.
Un rêve ? Non, non, c'est bien la réalité
L'insoutenable mais terrible vérité.

(RITA s'allonge sur la table et pleure...)

SCENE 3

CHARLES-ANTOINE, VON KARTOFFEN, PAPY MOUCHARD, RITA

(Attirés par le bruit, CHARLES-ANTOINE et VON KARTOFFEN arrivent en trombe dans la salle, PAPY MOUCHARD trotte derrière.)

CHARLES-ANTOINE: Que se passe-t-il ? Vous semblez effondrée !

RITA: Je le suis, mon pauvre CHARLES-ANTOINE !

VON KARTOFFEN: Je subodore eine grosse malheur !

RITA: Ah mon brave Ludwig, si vous saviez !

PAPY MOUCHARD: Ben, oui, on aimerait bien savoir ...

RITA: *(Sanglote)* On m'a volé ma toge .

CHARLES-ANTOINE et VON KARTOFFEN: *(Ensemble, stupéfaits)* On a volé la toge ! *(RITA sanglote toujours et fait de grands hochements de tête)*

PAPY MOUCHARD: Ah. Bon. Si c'est que ça je vais finir de lire le journal. *(S'assoit dans son fauteuil)* Ah ben, ça ! c'est le journal d'hier. Celui d'aujourd'hui est donc pas paru ? Ah ça alors, c'est le plus fort. Tout est détraqué ce coup-ci !